

EDWARD HOPPER

(1882-1967)

Le succès de cette exposition et la publicité qui l'entoure correspondent à un engouement récent. En effet, il y a encore quelques années, personne en France n'aurait classé HOPPER parmi les peintres américains majeurs du XXe siècle.

Tout a été dit sur le contenu de sa peinture : la solitude, l'attente, l'atmosphère angoissante des villes industrialisées aux perspectives paradoxales, le temps arrêté ... Mais avant tout, l'artiste fut le peintre du soleil dont il a dit qu'il obscurcissait la lumière.

Même aux Etats-Unis, la reconnaissance du peintre vient tardivement : le premier accrochage a lieu en 1933 au MOMA, suivi d'un second au Whitney Museum of American Art en 1953, et d'un troisième à Sao Paulo en 1968, avec Warhol, Lichtenstein et Rauschenberg. Mais il faut attendre 1980, treize ans après la mort d'Edward Hopper, pour vivre la première grande rétrospective, au Whitney, qui possède deux mille cinq cents de ses œuvres. En 1989, le Centre Pompidou refuse de l'exposer et c'est finalement le Musée Cantini à Marseille qui l'accepte.

Edward Hopper naît à Nyack, sur la côte atlantique. Il est le fils d'un marchand de tissus d'origine franco-hollandaise ; il fréquente les écoles d'arts appliqués de New-York. Il devient ensuite, en 1906, illustrateur et affichiste pour une agence de publicité. Cette activité alimentaire ne lui plaît pas, et pourtant il y révèle déjà son immense talent.

En automne 1906, le peintre part pour la première fois à Paris, où il reste dix mois, avant d'y revenir en 1910. Il voyage dans diverses capitales européennes. Nous reviendrons sur l'influence de ces séjours sur son œuvre.

L'artiste vend son premier tableau en 1913. Il s'installe avec sa femme Joséphine à Greenwich Village, Washington Square, à New-York qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort.

Joséphine ("Jo"), qui fut l'unique modèle de Hopper, était également peintre et farouche adversaire de l'Art abstrait. Les Hopper mènent une vie simple. Ils partagent leur temps entre leur maison de Cape Cod (sans électricité ni eau courante jusqu'en 1954) et New-York. Quelques voyages dans l'Ouest des Etats-Unis et au Mexique, où l'artiste se consacre à l'aquarelle, enrichissent leur quotidien. Le couple affectionne aussi le cinéma et le théâtre.

Hopper fréquente les membres de la Ashcan School, tous anciens illustrateurs. C'est avec eux qu'il refuse d'adhérer à un groupe hostile à l'abstraction, qu'il a pourtant toujours évitée. Il restera aux antipodes d'un Pollock.

C'est après la vente de la totalité de ses aquarelles, exposées au Brooklin Museum, que le peintre décide de se consacrer exclusivement à la peinture à l'huile.

Edward Hopper meurt en 1967, un an après sa femme,.

L'artiste –protestant- individualiste et solitaire, a toujours peint avec une rigueur morale



Conference at night

absolue, sans effets de séduction ; son oeuvre est l'extériorisation de sa vie intérieure, une quête permanente de soi-même. Il parle peu de sa peinture, on le dit plutôt taciturne et introverti. Mais il sait avoir de l'humour, par exemple quand il peint le sommet d'un immeuble "Skyline" et le baptise "Self-Portrait", allusion à sa grande taille.

L'architecture de New-York attire Hopper. Les alignements serrés des façades aux lignes géométriques et aux diagonales improbables, leur dialogue avec la lumière, se retrouvent souvent dans ses toiles. Les rues sont toujours désertes et les intérieurs silencieux. Il aborde ses thèmes presque toujours en les gravant avant de les fixer sur toile.

Les photographes Adjet pour ses images du vieux Paris et Bradley pour celles de la Guerre de Sécession l'ont beaucoup fasciné.

Si les tableaux sont tous figuratifs et les sujets réalistes et banals, ils sont pourtant porteurs de sens et contiennent bien plus que ce que l'on y voit ; c'est une peinture emblématique.

Deux fils rouges nous aident à mieux cerner les toiles de l'Artiste :

La Lumière :

"Mon objectif a été de peindre la lumière du soleil sur le mur d'une maison ou d'une chambre" disait-il. S'est-il inspiré du subtil clair-obscur de



Morning Sun

Rembrandt, admiré au Louvre ? Douce ou brutale, blanche ou mordorée, parfois franche mais souvent ambiguë, la lumière est omniprésente ; crépusculaire ou de jour, elle structure la toile. "Rooms by the sea" (1951), seule oeuvre proche de l'abstraction, n'est que soleil et ombre sur un mur. "Morning Sun", (1952 Columbus Museum of Art) montre une jeune femme assise, baignée par le soleil qui décore le mur à l'intérieur : qu'attend-elle, que voit-elle ? Qui arrive ou l'a quittée ?

Dans les paysages de Hopper, la lumière peut être impitoyable et froide ("Lighthouse Hill" (1927, MET, New-York). Souvent, elle crée une atmosphère inquiétante ("Gas", 1940, MOMA, New-York). L'homme est seul, une voiture va venir ou est partie, peut-être y-a-t-il une ville derrière le bois, d'où viennent les flèches de lumières à droite ? Nous éprouvons le même sentiment de malaise à l'observation de "Nighthawks" (noctambules, ou oiseaux de nuit, 1942, Art Institute of Chicago). Les trois personnages ne communiquent pas dans ce refuge de la nuit ; la lumière froide évoque celle d'un projecteur de cinéma. L'incommunicabilité, surtout des couples, revient souvent, tout comme la solitude : "Compartment C", (1938) : vers quel destin va cette femme élégante ? Sur une autre toile de Hopper, des personnages sur des chaises longues regardent un même point, plongés

EXPOSITION

dans leur isolement ("People in the sun", 1960, Smithsonian American Art Museum, Washington).

Beaucoup de scènes et de tableaux nous invitent à nous poser des questions, à inventer une histoire. C'est pourquoi plusieurs grands scénaristes se sont inspirés de Hopper. "House on the Railroad" (1925) : une maison déserte le long d'une voie de chemin de fer a probablement inspiré Hitchcock pour "Psycho" ; tout comme le sujet des fenêtres, qui lui a donné l'idée de "Fenêtre sur cour". Le cinéaste Wim Wenders a également été fasciné par Hopper et s'en est imprégné ("Paris Texas" et "L'Américain"). Nous pourrions également citer Terence Davies ("La Bible de néon", 1995).

La Fenêtre :

On la retrouve dans beaucoup de tableaux. Elle devient l'œil, la prise de conscience de l'existence d'un monde extérieur perçu à travers elle par des personnages isolés dans un univers clos. L'homme pensif dans "Excursion into Philosophy" (1959), se tient sous une fenêtre ouverte. Il cache à moitié une femme allongée, les fesses nues, à côté d'un livre. Se sont-ils aimés ? N'ont-ils plus rien à se dire ? Le pendant de ce tableau, "Summer in the City", (1950, collection privée), montre une femme qui semble résignée, un homme nu est allongé à côté d'elle. Par la fenêtre, lien avec la ville, entre la lumière qui habille la scène.

Les vitrines ont le même rôle que les fenêtres ("Drugstore", 1927, Boston Museum of Fine arts, "Conference at Night", 1949). Dans "Nighthawks", elles deviennent une cage qui enferme des personnages inquiétants. Autour des fenêtres ou des vitrines circule un semblant de vie dans un décor plutôt figé.

Revenons aux séjours de l'Artiste à Paris et à l'influence des peintres français de l'atmosphère lumineuse de Paris sur son œuvre.

"Je ne crois pas qu'il y ait au monde une ville plus belle que Paris ni un peuple avec une plus haute appréciation de la beauté qu'à Paris", écrit le jeune illustrateur de vingt-quatre ans à sa sœur. Il admire le chatoiement des charrois et des calèches, le passage des bateaux couleur sanguine et leur sillage vert sur la Seine. L'œil de l'Artiste retient la lumière douce de Paris qui, dit-il, "ne ressemble à rien de ce qu'il a connu avant". Même les ombres lui semblent lumineuses. L'Amérique lui paraît terriblement "crue et grossière" quand il rentre.

Il lui a fallu dix ans pour se remettre de son séjour en Europe, et pour se déclarer peintre américain.

Le testament de cette expérience parisienne est sans nul doute le tableau "Soir Bleu", (1914, Whitney) : on y rencontre Degas, Monet, Toulouse-Lautrec et même Watteau. En effet Le Gilles pourrait être l'alter-ego de Hopper. Il réapparaît dans son ultime œuvre "Two Comedians", (1966), où deux clowns, Joséphine et lui, s'inclinent, tirent leur révérence.

Avant de devenir un véritable monument national, Hopper fut longtemps méconnu chez lui. On le dit maintenant le peintre qui a décrit le mieux la société américaine, le rêve américain (mais quel rêve ?), l'Amérique statique des êtres sans attache. Pourtant, est-il vraiment un peintre purement national ? Sa peinture insolite est aussi métaphysique, et donc universelle et destinée à toutes les générations. A chacun de juger en regardant ses toiles.

Elisabeth MARTINET

*"Edward Hopper"
Grand Palais, Galeries nationales.
Exposition du 10 octobre 2012
au 28 janvier 2013.*